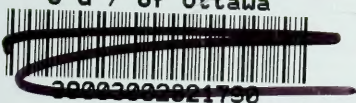




Harmel

Charles Fourier

U d' / of Ottawa



30003000021750

T
40
P65
36
910

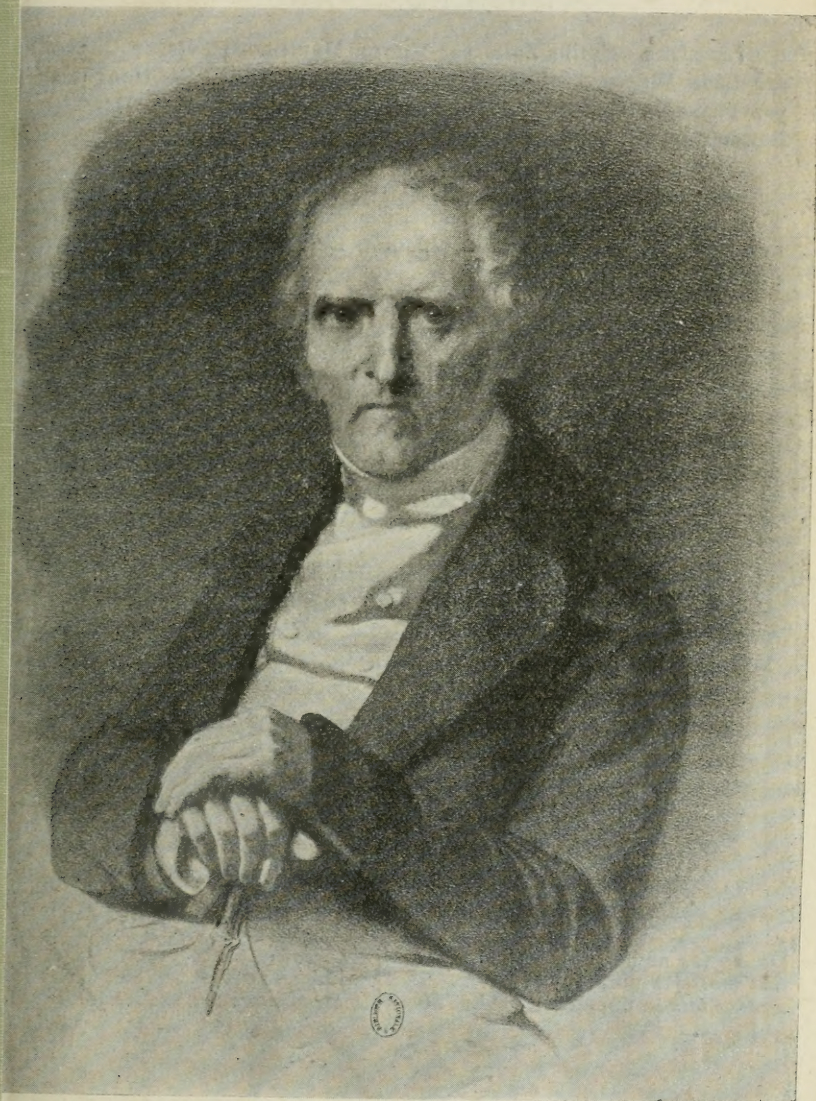
6^e sér.
6^eME ANNÉE. — N° 36

Septembre 1910 =

Portraits d'Hier

Charles FOURIER

par MAURICE HARMEL



ibliothèque nationale.

25 CENTIMES

PHOTO HENRI MANUEL.



PORTRAITS D'HIER

Études sur la Vie, les Œuvres et l'Influence des Grands Morts de notre temps

Publication bi-mensuelle illustrée : le 1^{er} et le 15 de chaque mois



NUMÉROS PARUS

PREMIÈRE SÉRIE : Emile Zola, par VICTOR MÉRIC. — Puvis de Chavannes, par LÉON WERTH. — Beethoven, par GEORGES PIOCH. — Henrik Ibsen, par FRANÇOIS CRUCY. — Honoré de Balzac, par MANUEL DEVALDÈS. — Bakounine, par AMÉDÉE DUNOIS.

DEUXIÈME SÉRIE : Baudelaire, par GASTON SYFFERT. — Jules Dalou, par PAUL CORNU. — Gustave Flaubert, par HENRI BACHELIN. — P.-J. Proudhon, par MAURICE HARMEL. — Gustave Courbet, par MAURICE ROBIN. — Gœthe, par RAYMOND DARSILES.

TROISIÈME SÉRIE : Pierre Dupont, par G. CLOUZET. — Pelloutier, par VICTOR DAVE. — A. de Vigny, par HAN RYNER. — Michelet, par ELIE FAURE. — Verlaine, par A. WASEIGE. — Léon Cladel, par G. NORMANDY.

QUATRIÈME SÉRIE : Edouard Manet, par CAMILLE DE SAINTE-CROIX. — Constantin Meunier, par M.-C. POINSOT. — Eugène Delacroix, par MAURICE ROBIN. — Clovis Hugues, par GUSTAVE KAHN. — Alfred de Musset, par PAUL PELTIER. — Richard Wagner, par J.-G. PROD'HOMME.

CINQUIÈME SÉRIE : Villiers-de-l'Isle-Adam, par VICTOR SNELL. — J.-B. Carpeaux, par FLORIAN PARMENTIER. — Edgar Poe, par MAURICE DE CASANOVE. — Paul Cézanne, par ELIE FAURE. — Edgar Quinet, par ELIE REYNIER. — Tchernichevsky, par VERA STARKOFF.

Chaque série coquettement brochée, 1 fr. 50, franco

Chaque numéro : 25 centimes franco — Etranger : 0.30

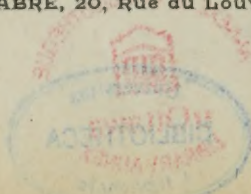


CONDITIONS D'ABONNEMENTS :

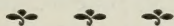
FRANCE, ALGÉRIE, TUNISIE		ÉTRANGER & AUTRES COLONIES	
Un an (24 numéros)....	6 fr. >	Un an.....	8 fr.
Six mois (12 numéros)..	3 fr. >	Six mois	4 fr.
Trois mois (6 numéros).	1 fr. 50	Trois mois	2 fr.



o Adresser tout ce qui concerne " Portraits d'Hier " o
à H. FABRE, 20, Rue du Louvre, et 131, Rue Saint-Honoré — PARIS (1^{er}).



Charles Fourier



L'utopie est vieille comme le monde. Elle a conquis ses lettres de noblesse dans la littérature de tous les pays et tient une large place dans l'histoire des idées, mais à aucun moment elle n'avait rencontré fortune pareille à celle qui lui advint au début du siècle dernier.

La *République* de Platon, l'*Utopie* de Morus, la *Cité du Soleil* de Campanella, le *Code de la Nature* de Morelly, pour ne citer que les plus célèbres des spéculations sociales, ne sont guère, à tout prendre, que des œuvres philosophiques et d'imagination. Non pas d'imagination pure, ni des inventions faites pour le seul plaisir d'inventer car il pouvait en cuire à leurs auteurs, mais elles ne sont pas sorties du domaine de la littérature pour passer dans celui des faits. Il ne semble pas d'ailleurs que Platon, Morus, Campanella et les autres, quelles que fussent leurs conceptions, aient exercé une influence positive sur leurs contemporains, ni surtout qu'ils aient donné à ceux-ci le désir de travailler à la réalisation de leurs plans. Au contraire, les utopistes du XIX^e siècle ont fait école. Ils ont eu des admirateurs et des disciples; ils ont organisé des sectes; ils ont même cherché à appliquer leurs théories, à mettre en pratique leurs découvertes, et presque tous ont espéré voir leurs doctrines réalisées bientôt pour le plus grand bien de l'Univers.

Les circonstances étaient particulièrement favorables à de telles entreprises. Les philosophes du XVIII^e siècle avaient débattu, mis en question, détruit bien des dogmes politiques ou religieux, et la Révolution française venait de démontrer par le fait et avec une évidence brutale, que rien n'est intangible dans l'ordre social.

D'un autre côté, la grande tourmente républicaine n'avait pas réalisé tous les espoirs populaires. L'Ancien Régime était disparu, la vieille noblesse féodale avait perdu ce qui lui restait de puissance, mais non au profit de tous. Aux classes privilégiées déchuës s'était

substituée une classe nouvelle, la bourgeoisie : le peuple n'avait guère fait que changer de maître et sa misère n'en était pas diminuée.

Ainsi surgissait une contradiction formidable : d'une part, les plus grandes espérances, les idées de liberté, d'égalité, de justice répandues partout, de l'autre l'avortement de ces espoirs et le spectacle d'une exploitation du travail plus grande encore qu'autrefois. L'idéologie révolutionnaire se heurtait aux réalités capitalistes.

Enfin, les nouvelles conditions économiques déterminées par le prodigieux développement de la grande industrie naissante et du machinisme soulevaient bien des problèmes ignorés des générations précédentes. Il était naturel, dès lors, que des penseurs préoccupés du bonheur de leurs semblables et qui voulaient l'amélioration du sort de la classe populaire, frappés de l'impuissance d'une révolution politique et révoltés par l'anarchie capitaliste, recherchassent des combinaisons sociales nouvelles, — naturel aussi qu'ils fussent écoutés et suivis.

Ils furent nombreux : en Angleterre, Robert Owen ; en France, Saint-Simon et ses disciples, Fourier, Pierre Leroux, Cabet, Louis Blanc ; ce sont du moins ceux dont l'histoire a retenu les noms.

Chacun d'eux eut son système et proposa son plan. Leurs idées diffèrent, les principes sur lesquels ils prétendaient bâtir leurs Salentes respectives varient, mais tous se ressemblent par un caractère commun à leurs conceptions, la place plus ou moins grande qu'ils font au communisme. A ce titre, on a pu les qualifier à bon droit de précurseurs du socialisme.

Ils ont d'autres points communs. L'utopie manifeste en général le mépris le plus sincère de la réalité. Jean-Jacques Rousseau, qui fut à bien des égards un utopiste et le maître de ceux-ci, l'a bien marqué en décrivant son homme primitif, si séduisant qu'il n'a jamais existé. « Commençons donc, déclare-t-il, par écarter tous les faits, car ils ne touchent point à la question. Il ne faut pas prendre les recherches dans lesquelles on peut entrer sur ce sujet pour des vérités historiques, mais seulement pour des raisonnements hypothétiques et conditionnels, plus propres à éclaircir la nature des choses qu'à en montrer la véritable origine (1). »

Encore Jean-Jacques est-il bien honnête de prévenir ses lecteurs qu'il s'agit d'hypothèse ; les utopistes, eux, offrent leurs inventions comme certaines et absolues. A les en croire, ils ont découvert les lois éternelles du bonheur social dont la méconnaissance cause seule les malheurs des hommes. Si assurés dans leurs principes, comment ne le seraient-ils pas dans leurs conclusions ? Leur plan est parfait

(1) *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité.*

comme leur doctrine. D'une idée générale, ils déduisent avec une logique inflexible toute l'organisation de l'Etat futur. Ils ont tout prévu, rien ne manque à leur œuvre; elle est prête et il ne s'agit plus que de l'appliquer: mince détail pour eux, d'ailleurs!

Ils avaient encore une autre illusion, pour le moins aussi forte. Comme leurs maîtres, les philosophes du XVIII^e siècle, ils croyaient en la toute puissance de la raison, de l'intelligence, de la logique. Ils étaient convaincus que la révélation de leurs théories devait suffire pour que la réalisation en fût immédiatement tentée. Ils avaient confiance que la promesse des bienfaits qu'ils en attendaient rallierait tous les suffrages. C'était vraiment faire trop bon marché des intérêts particuliers et des égoïsmes de classe. L'assurance admirable et naïve des précurseurs socialistes nous étonne et nous déroute: nous ne possédons plus cet état d'esprit.

L'œuvre de ces réformateurs, malgré tous leurs défauts, n'a cependant pas été vaine. Leurs efforts n'ont pas été perdus: leurs rêveries ont ouvert la voie à des conceptions nouvelles, leurs controverses et leurs critiques ont agité beaucoup de questions et fait naître beaucoup d'idées. Ils ont ouvert la voie au socialisme d'aujourd'hui.

Entre tous les utopistes, celui dont l'apport aux théories actuelles a été le plus grand et le plus durable, c'est Fourier.

A dire vrai, ce dernier diffère sensiblement des autres bâtisseurs de sociétés idéales. Il a moins cherché à fonder son système sur un principe abstrait que sur une observation, d'ailleurs profondément juste. Mais, par ailleurs, comme il leur ressemble! On peut le prendre comme type des réformateurs du dernier siècle: il en a au suprême degré les meilleures qualités et les pires défauts. Ses écrits contiennent des idées de génie et des théories extravagantes, des conceptions fécondes mais noyées dans un fatras philosophique, obscur, boursofflé, insupportable, quand il n'est pas abracadabrante. Il y a beaucoup à prendre dans son œuvre, et davantage à y laisser.

Son obscurité, son incohérence, ses inventions grotesques n'ont pourtant pas empêché qu'il fût suivi par des disciples enthousiastes et convaincus. Q'on lise, pour s'en rendre compte, ce passage de la préface placée par eux en tête de ses *Œuvres Complètes*.

« A la fermeté et à l'élévation de la pensée, à la grandeur et au calme de l'idée, à la trempe de la logique, à la simplicité, à l'éclat et à la majesté de la Parole, elles [les générations futures] reconnaîtront qu'elles sont en présence d'un génie du premier ordre, du possesseur d'une Lumière nouvelle, du Dieu d'un Monde Inconnu (1). »

(1) *Œuvres complètes*, t. I, p. III.

Je citerai d'après cette édition des œuvres de Fourier publiées par ses disciples à Paris, de 1841 à 1845. Elle comprend six volumes in-8. C'est d'ailleurs à tort

Il est douteux que les générations à venir ratifient cette extraordinaire apothéose. Elles verront sans doute dans Fourier le penseur qui comprit le premier la puissance de l'association, mais elles s'étonneront aussi, il faut bien le dire, qu'une folie étonnante fut mêlée de si près, chez cet homme, à un admirable génie.

*
* *

La vie de Fourier, du moins telle que nous la connaissons, est de celles qui n'apprennent presque rien sur l'œuvre d'un homme. Ses fidèles en ont recueilli les éléments avec un soin jaloux et plus de pitié que de sens critique. Ils ont relevé des dates, des faits, mais guère plus. Relatée aussi superficiellement, elle ne nous renseigne guère sur la formation intellectuelle de l'inventeur du Phalanstère et sur les influences qu'il put subir.

Fourier, d'ailleurs, ne parlait ou n'écrivait jamais sur lui-même, même pour ses intimes. « Si quelquefois il racontait un incident de sa vie, c'était uniquement dans le but d'appuyer telle ou telle de ses vues théoriques sur la nature de l'Homme et sur la Société (1). »

François-Marie-Charles Fourier naquit le 7 avril 1772, à Besançon, où trente-sept ans plus tard P.-J. Proudhon devait voir le jour. Son père appartenait à une vieille famille de la Haute-Saône, qui a, semble-t-il, donné un saint à l'Eglise, mais dont les membres étaient signalés en leur temps pour la bizarrerie de leurs caractères; la mère descendait de notables commerçants bisontins. C'étaient des gens considérables, estimés, influents même dans la bourgeoisie de la ville. Ils tenaient un magasin de draperies dans une maison aujourd'hui démolie de la Grand'Rue; ils étaient riches.

Charles fut leur quatrième enfant : les trois premiers étaient des filles.

Le futur réformateur fut élevé dans le commerce qu'il devait plus tard haïr si passionnément. On a raconté, d'après lui-même, que ce dégoût du mercantilisme lui vint dès son enfance, après qu'un incident de boutique lui eut démontré que la première règle de l'art du négociant est de duper l'acquéreur. Plus tard, son principal disciple, Victor

qu'on l'a qualifiée de complète, car plusieurs écrits, d'importance secondaire il est vrai, ne s'y trouvent pas.

Je dois encore dire, ici, que je me suis abstenu dans mes citations de reproduire les passages composés dans l'original en lettres capitales. C'était une manie des utopistes du temps, manie hideuse dont nous nous sommes heureusement débarrassés. Je les ai transcrits en italique, et cela suffit largement au sens.

(1) D^r Charles PELLARIN, *Vie de Fourier*, p. 27 (5^e éd., Paris, 1872). — Pellarin fut un fervent fouriériste.

Considérant, célébra ce fait dans un discours prononcé sur la tombe du maître.

« ... Chose inouïe ! C'est à l'âge de cinq ans qu'il faut remonter pour trouver dans sa tête l'origine de la grande révélation qu'il a faite au monde, et dont le développement a été le labeur de toute sa vie. Nous l'avons souvent entendu raconter comment, frappé pour la première fois de la fausseté des relations commerciales, dans une occasion où il fut puni par ses parents *pour avoir dit la vérité*, il avait fait à cinq ans, contre le commerce, le *serment d'Annibal*. Qui a bien connu le génie et le caractère de Fourier le trouve déjà tout entier, caractère et génie, à cet âge (1)... »

S'il n'est pas douteux que la haine du commerce inspire toute l'œuvre de Fourier, il ne faudrait pas trop prendre à la lettre ce cas bien étonnant de précocité. C'est lui qui l'a raconté, soit ; mais peut-être est-ce simplement un souvenir d'enfance interprété après coup. Le novateur bisontin semble avoir été coutumier du fait, puisque la même révélation lui serait venue au moins deux autres fois encore, à Marseille en jetant à l'eau du riz avarié, et à Paris en mangeant une pomme. Ce dernier incident était même celui qui plaisait le plus au découvreur de l'*attraction passionnelle*. Cette pomme devint pour Fourier un symbole : par elle, il s'égalait à Newton...

Le jeune Charles était un garçonnet d'une constitution assez faible, au moral doux, affectueux, serviable et taciturne. Toujours pensif et réfléchi, il ne manifestait jamais la moindre gaité : plus tard, on ne le vit jamais rire. Il montrait une vive intelligence et une grande application dans ses études qu'il faisait au collège de Besançon. Son caractère dominant paraît avoir été la franchise, jointe à une haine acharnée de la justice et de l'oppression. Il avait un sens très net du droit, prenant la défense de ses petits camarades maltraités et devenant lui-même enragé quand il croyait avoir raison. Nous savons enfin qu'il était fantasque et obsédé par des terreurs religieuses.

Le père mourut le 21 juillet 1781 ; il laissait à ses enfants une fortune estimée à 200.000 livres, dont Charles, en sa qualité de garçon, hérita pour les deux cinquièmes.

Sous la tutelle de sa mère, l'orphelin continua ses études. Il montrait du goût pour la physique et la logique, et surtout pour la géographie : son argent de poche lui servait à acheter des atlas et des cartes sur lesquels il passait des nuits entières.

C'étaient là des sciences dont les deux premières au moins n'indiquaient pas beaucoup d'inclination au négoce. Le jeune Fourier n'y

(1) Reproduit dans la *Phalange* (novembre 1837, numéro publié à l'occasion de la mort et des obsèques de Fourier).

tenait guère en effet ; il aurait voulu servir dans le génie militaire, mais il fallait être noble, et le futur réformateur dût renoncer à son ambition.

Fit-il du droit plus tard, comme l'ont avancé quelques-uns ? C'est bien improbable car on n'en trouve aucune trace dans ses œuvres, et d'ailleurs on ne voit pas bien à quel moment il aurait pu s'y employer. Ses classes finies, en effet, il entra dans le commerce et fut envoyé en apprentissage à Lyon.

Sur cette partie de sa vie, on n'a guère de renseignements. On sait toutefois qu'il voyagea beaucoup et mena une vie extrêmement nomade pour l'époque et pour son âge. En 1790, il traversa Paris pour se rendre à Rouen où il travailla pendant peu de temps chez un négociant de la ville ; l'année suivante on le retrouve à Lyon, chez un nouveau patron qui, enchanté de ses services, fit de lui son commis-voyageur.

Son biographe Pellarin affirme qu'il visita alors la plupart des villes de France, d'Allemagne et des Pays-Bas ; il en donne pour preuves les connaissances géographiques de son maître. Est-ce bien certain ? Nous avons vu le jeune écolier s'adonner avec passion à l'étude des cartes. Sans doute, le métier de Fourier était de voyager, mais l'état de l'Europe ne permettait guère alors de pareils déplacements déjà difficiles, et le temps lui aurait manqué pour les faire ; une seule chose demeure certaine, c'est que notre employé travailla encore à Marseille et à Bordeaux, avant de retourner à Besançon en 1793.

Même s'il ne voyagea pas autant qu'on l'a dit, Fourier ne put manquer de voir bien des choses extraordinaires. La Révolution battait son plein ; nous voudrions savoir quels sentiments cette période formidable pu faire naître dans l'esprit du jeune homme, quelles impressions elle produisit sur lui. Il semble que la tourmente révolutionnaire ne lui plut guère : plus tard, il s'emportait quand on défendait devant lui les idées démocratiques et, sur ce sujet, il demeurerait intraitable et ne voulait rien entendre.

Mais peut-être cette haine tient-elle surtout à des ressentiments personnels. Quand Fourier revint à Besançon en 1793, il estimait avoir assez travaillé pour le compte de nombreux patrons et avait résolu de s'établir à son compte. En tout cas, il était majeur et réclama sa part d'héritage qu'un beau-père assez peu scrupuleux avait déjà fort écornée. Muni de sa fortune, quarante et quelques mille livres, il se rendit à Lyon où il ouvrit bientôt un magasin de denrées coloniales dont il fit venir pour tout son argent.

Le moment était bien mal choisi pour tenter une pareille aventure. Lyon était en proie aux troubles. Le révolutionnaire Chalier, qui prêchait avec quelques amis une sorte de communisme mystique, fut attaqué avec violence par la bourgeoisie « commerçantiste », arrêté

par les modérés victorieux après une bataille dans les rues et guillotiné. Les lyonnais se soulevèrent ensuite contre la Convention. Aussitôt celle-ci envoya une armée contre la ville rebelle ; le siège commença le 8 août pour durer jusqu'au 9 octobre 1793.

La fortune de Fourier ne résista pas à cette catastrophe. Ses marchandises furent réquisitionnées : les balles de coton servirent à protéger les défenseurs de Lyon contre les projectiles des sans-culottes, les comestibles à les nourrir. Le malchanceux négociant dut même prendre les armes, bon gré, mal gré, on ne sait trop comme. Il fut d'une sortie malheureuse où presque tous ses compagnons périrent et, lorsque les révolutionnaires se furent emparés de la ville, il fut emprisonné. Le perspective était peu rassurante : c'était l'échafaud ou le peloton d'exécution ; heureusement, les délégués de la Convention eurent le bon esprit de conserver à la postérité l'inventeur du Phalanstère.

Mais Fourier n'en avait pas terminé avec ses déboires. Libéré une première fois, incarcéré à nouveau, relâché encore, enfermé une fois de plus, élargi de nouveau, pris et repris, il fit pendant un temps assez long la navette entre son magasin vide et les prisons remplies. Comme cette existence menaçait de durer longtemps, et même de finir très mal, il prit le parti de s'y soustraire par la fuite. Un beau jour il parvint à s'échapper de Lyon, devenu Commune-Affranchie, gagna la campagne et s'y tint caché quelque temps, après quoi il eut la déplorable idée de regagner Besançon.

On l'y arrêta à nouveau pour le rendre à la liberté au bout de huit jours. A la liberté ? Pas encore. Il fut, par voie de réquisition, incorporé au 6^e chasseurs à cheval le 22 prairial an II.

On aimerait à posséder des souvenirs sur cet avatar du réformateur en herbe, mais ici encore les renseignements font défaut. On peut penser cependant que si les autres soldats de l'an II n'avaient pas eu plus de qualités militaires et plus d'enthousiasme que cette recrue involontaire, les poètes n'auraient guère eu l'occasion de faire vibrer leur lyre. Notre héros n'avait aucun goût pour le métier et l'on peut supposer qu'il ne fit pas beaucoup de service, car le colonel du régiment était son parent par alliance. Quoi qu'il en soit, au bout de deux ans, le cavalier Fourier obtint un congé de réforme à Vesoul le 3 pluviôse an IV. Sa santé était fortement ébranlée.

Il est permis de croire que ces multiples infortunes ne contribuèrent pas à lui faire aimer ni la Révolution française, ni, de façon générale, toutes les révolutions possibles. Il dut penser que les mouvements populaires ne présentent rien de bon pour les individus paisibles. Plus tard, il signala comme les deux fléaux de la société moderne la misère et les révolutions ; par contraste la paix sociale lui parut bonne et ce fut un des objets de son plan de réformes que de l'assurer. Fou-

rier était injuste : cette période de sa vie lui valut au moins une expérience des choses sociales et quelques premières idées de réforme. A Lyon il avait connu les premiers apôtres communistes, Chalier et L'Ange, dont il s'inspira certainement bien qu'il soit difficile de dire dans quelle mesure.

Peu de temps après son congé on trouve la première trace de ses préoccupations pour les questions générales. Le 3 messidor an IV, il écrivit au Directoire pour indiquer des moyens de rendre plus rapides les mouvements des troupes. Quelque temps après, il se rendit à Paris pour y présenter des plans, mais il fit alors l'expérience des déconvenues qui devaient l'assaillir à tous les points de sa carrière de réformateur sans jamais parvenir à le décourager : rebuté, après quelques mois de démarches infructueuses, il abandonna la capitale pour redevenir commis-voyageur.

Au commencement de 1799, il était employé à Marseille. Son patron le chargea un jour d'une mission de confiance ; ce digne commerçant spéculait sur les riz qui subissaient une forte hausse : pour gagner davantage il attendit dans l'espoir d'une hausse considérable, et patienta si bien que le riz qu'il détenait se pourrit. Il fallut le jeter à l'eau, de nuit, pour ne pas éveiller les soupçons : Fourier eut la direction de la besogne. Un autre n'aurait vu dans cet incident que l'occasion de rappeler un vieux proverbe, mais notre futur réformateur y trouva une révélation nouvelle : le scandale de la spéculation et les moyens d'y mettre un terme. Cette fois, l'histoire est plus vraisemblable malgré sa soudaineté. S'il faut en croire ses fidèles, toute la théorie de Fourier date de ce jour : elle était complète dès 1799 et il ne fit ensuite que l'exposer et la développer.

A partir de l'année 1800, et après un nouveau voyage à Paris, il revint à Lyon où il fit du courtage. Ce fut alors qu'il commença à écrire, d'abord des vers pour les salons, poésies légères, vers honnêtes, du goût de l'époque, dans lesquels se manifestent une certaine adresse et une inspiration médiocre, plus tard un article inséré dans le *Bulletin de Lyon* du 25 frimaire, an XII (17 décembre 1803) et qui présente déjà un caractère utopique très net. Cette curieuse étude, intitulée *Triumvirat continental et paix perpétuelle sous trente ans*, n'est rien de moins qu'une hasardeuse spéculation sur la politique générale, dont le seul tort est d'avoir été copieusement démentie par les faits. En voici un résumé :

« Il ne reste que quatre grandes puissances marquantes dans le monde : la France, la Russie, l'Autriche et la Prusse. Celle-ci, plus faible, sera attaquée et détruite si l'une des trois autres, la France, par exemple, est gênée dans sa politique intérieure par une révolution. Elle sera ensuite partagée entre le triumvirat France, Russie,

Autriche, dans lequel cette dernière jouera un rôle de dupe; les deux autres se la partageront d'abord pour disputer après entre elles l'empire du monde. Quand l'une d'elle aura triomphé, la paix perpétuelle sera établie.

« Je compte pour rien l'Angleterre dans cette lutte, ajoutait l'auteur. Celui qui commandera à l'Europe enverra une armée pour prendre possession de l'Inde, fermera aux Anglais les ports d'Asie et d'Europe; il fera incendier toute ville qui recevrait les produits anglais, même indirectement; alors cette puissance purement mercantile sera anéantie sans coup férir. »

Cette idée première de blocus continental, — qui devait tourner autrement, — est ce qu'il y a de plus positif dans l'article.

Il n'est pas prudent, pour un prophète, d'annoncer un avenir immédiat. Mieux vaut vacciner sur le futur le plus éloigné; à cela, on peut trouver deux avantages fort appréciables : on a plus de chances d'impressionner ses contemporains, et l'on risque moins de se trouver contredit par les événements.

La prophétie de Fourier n'eut pas tout le succès qu'il pouvait en attendre. S'il avait voulu attirer l'attention de Bonaparte, il y réussit, mais à rebours. Celui-ci n'aimait pas les idéologues : en guise de réponse, il dépêcha un policier chez l'imprimeur Ballanche, qui reçut l'ordre de ne plus publier d'articles politiques dus à la plume de Fourier.

L'auteur se tourna forcément vers d'autres sujets; il fit à nouveau des vers, se mit à l'économie politique, voire à des études de cosmogonie. Il n'avait pourtant pas renoncé à ses préoccupations sociales et il occupait les loisirs de sa vie monotone à écrire un livre, son premier ouvrage, qu'il publia en 1808.

La *Théorie des Quatre Mouvements* (1) est un ouvrage plus qu'étrange, où se trouvent exposées toutes les idées générales du système de Fourier, avec d'extraordinaires digressions sur l'univers et des divagations étonnantes sur l'avenir du monde et de l'humanité. Ce livre mal fait, sans équilibre, confus et bizarre, est maintenant devenu à peu près illisible. Plus tard, Fourier lui-même ne l'aimait guère et il était bien près de le désavouer : « ... La *Théorie* n'était pas complète, disait-il, quand je publiai cet ouvrage ; il contient bien des erreurs, et puis ce n'est pas un livre fait, digéré, ce n'est pas le style de la science... » Il avait même résolu de le supprimer entièrement, et seule l'insistance de ses disciples put le déterminer à laisser

(1) *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales. — Prospectus et annonce de la découverte.* Leipzig [Lyon] 1808.

réimprimer cet ouvrage. Fourier tint à le grossir de notes explicatives qu'il eût mieux valu, peut-être, ne pas recueillir.

« La *Théorie* n'était pas complète... » Cette affirmation de Fourier ne nous paraît pas absolument exacte. En réalité, tout le fouriérisme est contenu dans ce premier volume, résumé sans doute ainsi que l'indique le titre, mais Fourier ne fit plus tard que développer et commenter son système, le rectifiant par endroits, ajoutant d'autres arguments et des considérations nouvelles. Aussi n'est-il pas utile d'examiner ce livre en dehors des autres œuvres.

La *Théorie des Quatre Mouvements* ne rencontra aucun succès, et personne ne prêta attention aux idées de l'auteur, à son analyse des passions comme à sa métaphysique. La publication du livre ne modifia pas l'existence de Fourier qui continua à s'adonner au négoce, sans beaucoup de goût et sans grand succès. Quelques faits marquent seuls les années qui s'écoulèrent ensuite. La mère du réformateur mourut à Besançon en 1812, lui laissant une petite rente viagère de 900 francs qui devait lui permettre quelque indépendance. En 1815, il obtint un emploi officiel et éphémère : son homonyme, le baron Fourier, qui était un peu son cousin, venait d'être nommé préfet du Rhône par Napoléon retour de l'île d'Elbe : il plaça l'auteur de la *Théorie* à la tête du bureau de statistique dans le département ; mais on était aux Cent-Jours, et Fourier ne put occuper son emploi que jusqu'à Waterloo (1).

Il ne semble pas qu'il se remit ensuite au commerce. A partir de l'hiver 1815-1816, il habita dans l'Ain, chez des neveux et chez une sœur, alternativement à Talissier et à Bellay, retraite tranquille où il put se remettre à écrire, mais qui fut troublée par des querelles familiales. Il traversa une période critique : peu à peu il avait perdu la foi dans son œuvre, il ne croyait plus si facile de faire accepter ses idées par tous comme il s'en était flatté. Ses découvertes, qu'il croyait appelées à révolutionner le monde, étaient passées inaperçues. Peut-être aurait-il perdu tout courage et abandonné un labeur ingrat lorsqu'il

(1) On connaît ce passage des *Misérables* :

« Il y avait [sous Louis XVIII] à l'Académie des Sciences, un Fourier célèbre que la postérité a oublié, et dans je ne sais quel grenier, un Fourier obscur, dont l'avenir se souviendra. »

L'antithèse de Victor Hugo est belle, mais profondément injuste. Le Fourier de l'Institut était le même que l'éphémère préfet du Rhône : on vient de voir comment il se comporta envers son parent éloigné. Au surplus, il n'est pas si méprisable. Le baron Fourier (1768-1830) fut un savant de valeur dont les travaux sont remarquables : chimiste, il a créé une science, la thermochimie ; mathématicien, il est connu par la résolution des équations surnumériques, et il a découvert une loi scientifique qui porte son nom. Ce n'est pas diminuer la valeur de Fourier, l'auteur du Phalanstère, que de constater les titres de son homonyme à la postérité.

eut la joie de rencontrer un premier disciple : c'était un franc-comtois, Just Muiron, qui après avoir lu la *Théorie des Quatre Mouvements*, s'était mis à la recherche de son auteur et qui, par ses instances, le décida à publier ses nouveaux écrits. Fourier rentra à Besançon en 1821 et, l'année suivante, parut le *Traité de l'Association domestique-agricole*; l'ouvrage comprenait deux forts volumes qui furent tirés à 1.000 exemplaires.

Ce *Traité*, dont le vrai titre aurait dû être, selon Fourier lui-même, *Théorie de l'Unité universelle* (1), vaut mieux que la *Théorie des Quatre Mouvements*. Mais il a encore bien des défauts, et des défauts terribles : manque de composition d'abord, obscurité ensuite. On saisit mal la logique de l'œuvre; les chapitres s'entremêlent en désordre, les saugrenuités y abondent encore, et, par dessus tout, le langage est insupportable. Il est farci de néologismes barbares : sans doute beaucoup étaient nécessaires parce qu'à des idées nouvelles il faut des mots nouveaux, mais l'auteur, bien qu'il s'en soit défendu, en a abusé terriblement.

Comme son prédécesseur, le *Traité de l'Association* n'eut aucun succès. Malgré les efforts de Fourier qui se rendit en 1822, à Paris, pour tâcher d'en activer la vente, bien peu d'exemplaires purent être écoulés. Aucun journal ne parla de l'œuvre nouvelle; aussi, pour suppléer au silence de la presse, Fourier en publia un résumé : *Sommaire et annonce du Traité de l'Association domestique-agricole, ou Attraction universelle* (2). Ce fut inutile. Vainement encore, il envoya le *Traité* à beaucoup de célébrités contemporaines : quelques-unes remercièrent, aucune ne le lut.

Fourier ne désespéra pas pourtant. A défaut des grands hommes de France, il se mit à compter sur l'Angleterre pour réaliser ses idées, puis sur un individu, gentilhomme anglais, propriétaire en Touraine, sur d'autres ensuite. Il se mit à nourrir inlassablement d'illusoires espoirs : l'un d'eux ne disparaissait que pour faire place à un autre dans son esprit. Il écrivit au réformateur anglais Robert Owen, lui fit l'offre de son système : le fondateur de New-Lanark se borna à lui faire répondre par son secrétaire, élogieusement il est vrai. Trois ans se passèrent ainsi en démarches infructueuses et en attentes toujours déçues, puis Fourier, lassé, obligé sans doute de gagner sa vie, retourna à Lyon en 1825 et se plaça comme caissier dans une maison de commerce, aux appointements de 1.200 francs.

Peu de gens alors connaissaient sa *Théorie*. Il y en avait pourtant

(1) C'est d'ailleurs sous ce dernier titre qu'il a été réimprimé dans les *Œuvres Complètes* dont il forme les tomes II, III, IV.

(2) Paris, 1823. Un vol. in-8 de 120 pages.

un, le vieux Muiron, qui, en 1824, publia un *Aperçu sur les procédés industriels*, résumé de la doctrine fouriériste, d'ailleurs modéré, et qu'il avait pris soin d'expurger de toutes considérations transcendentes. On en parla un peu et d'autres disciples vinrent lentement. Quand Fourier, envoyé par ses patrons à Paris pour affaires, y retourna en 1826, il avait un petit groupe de fidèles qui lui demeurèrent profondément dévoués et dont le plus connu est Victor Considérant, qui venait de sortir du collège.

Sans doute, ces amitiés nouvelles persuadèrent Fourier de se fixer dans la capitale : il entra comme commis dans un comptoir de la rue du Mail et, sur les instances de ses disciples, il occupa deux ans à écrire un nouveau livre. Après bien des efforts infructueux pour trouver un éditeur, il réussit enfin à le faire paraître au début de 1829.

Le *Nouveau Monde industriel et sociétaire* (1), qui lui avait coûté beaucoup d'efforts, est le plus méthodique de ses ouvrages, celui auquel ses disciples eurent davantage recours pour leur propagande. Les journaux et les revues du temps en parlèrent un peu, presque tous ironiquement, il est vrai.

Fourier, encouragé, se remit alors à la recherche d'un *candidat*, c'est-à-dire d'un individu assez riche pour faire les frais d'une première expérience. Que demandait-il à un pareil homme ? Dans le *Sommaire du Traité de l'Association*, il définissait ainsi les qualités de ce commanditaire à venir : « *Tout ambitieux honorable*. Il n'en faut qu'un seul qui soit tenté de devenir le premier homme du monde : il n'aura même pas besoin d'une grande fortune : s'il possède 10.000 francs, il peut créer la colonie de fondation. N'y prit-il que pour 10.000 francs d'actions, il peut se réserver le titre de fondateur. Il est assuré de voir, après deux mois d'exercice, les peuples et les monarques le porter aux nues, de faire tomber à plat l'orgueilleuse civilisation, prouver qu'elle n'a jamais eu la moindre connaissance en *garantie sociale ou action composée*, pas même sur la garantie primordiale, celle du travail et de la subsistance (2). »

Cette perspective de gloire ne réussit à déterminer personne. Fourier se remit à ses démarches, entrant en rapports avec des journalistes, sur les conseils de Muiron, avec les saint-simoniens, qui ne lui plurent guère, même avec un ministre de Charles X, le baron Capelle, quelques jours avant la Révolution de Juillet : le novateur déclara plus tard qu'il avait réussi à convaincre le baron et à l'amener

(1) *Le nouveau monde industriel et sociétaire, ou invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées*. Paris, 1829. — Ce livre forme le tome V des *Œuvres Complètes*.

(2) *Œuvres Complètes*, t. II, p. xix.

à tenter un essai, — chose bien improbable, — lorsque les barricades populaires démolirent la royauté légitime. Capelle a démenti cette assertion, et cela prouve au moins combien Fourier avait l'illusion facile.

Il en fut de même pendant les années qui suivirent. La Révolution de Juillet, dans laquelle il crut voir une promesse de réalisation de ses plans, lui inspira un enthousiasme rapide et vite dissipé. Du reste, comme il n'avait pas de préférence politique, il ne lui en coûta pas plus de s'adresser aux banquiers, ministres du nouveau règne, qu'aux ultras qui avaient été les serviteurs du précédent. En 1831, il envoya à la Chambre un mémoire de 70 pages. La même année, il offrit sans succès le secours de sa théorie aux saint-simoniens, et l'indifférence qu'il rencontra chez eux lui inspira un pamphlet véhément : *Pièges et charlatanisme des sectes Saint-Simon et Owen qui promettent l'association et le progrès* (1).

Il n'aimait pas les saint-simoniens, dont l'action commençait à faire quelque bruit : « Vous voulez, écrivait-il un jour, que j'imité leur ton, leurs capucinades sentimentales que vous nommez effusion du cœur. C'est le ton des charlatans : jamais je ne pourrai donner dans cette jonglerie ; je ne m'attache qu'aux arguments péremptoirs. » Cette inimitié était provoquée pour une part par des différences de conception : « leurs dogmes ne sont pas recevables ; ce sont des monstruosités à faire hausser les épaules : prêcher, au XIX^e siècle, l'abolition de la propriété et de l'hérédité ! » — Mais il y entraînait encore, pour une bonne part, beaucoup de jalousie : « Ils m'ont pillé quelques idées », déclarait-il...

Les deux doctrines n'étaient d'ailleurs pas tellement contradictoires, puisque plusieurs saint-simoniens, Lechevalier, Transon, se rallièrent au fouriérisme, et se mirent avec les premiers admirateurs du maître à publier, en juin 1832, un journal, le *Phalanstère*, qui ne vécut pas.

Ce fut un premier pas dans la voie de la propagande populaire. Dans l'hiver de 1832-1833, de nombreuses réunions eurent lieu, et Fourier prit part à quelques-unes ; l'hiver suivant, il fit un cours à la Société de Civilisation. Ce n'était ni un orateur ni un causeur brillant : il avait pourtant certaines qualités, la simplicité, la précision, la bonhomie, la conviction, alliées à un grave défaut : la contradiction, comme aux temps de sa jeunesse, avait le don de le mettre hors de lui.

Désormais, son existence fut plus tranquille : ce fut celle d'un vieux garçon dont les besoins étaient médiocres et qui vivait dans un rêve perpétuel, dans l'obsession d'une idée. Ses dernières années furent

(1) Paris, 1831.

pourtant occupées encore par le besoin d'écrire, par le désir de fonder une société phalanstérienne, par une tentative malheureuse pour créer une colonie à Condé-sur-Vesgres (Seine-et-Oise). Ses déconvenues ne l'avaient pas fait renoncer à découvrir l'oiseau rare de ses illusions, un *candidat*. Pendant dix années, — les dernières, — il se fit une règle d'être présent tous les jours dans son petit logis de la rue Saint-Pierre-Montmartre (1), de midi à une heure, pour y attendre le financier qui lui apporterait l'argent nécessaire à la réalisation de ses projets et au bonheur du genre humain. Pas une fois il ne manqua au rendez-vous, mais on ne s'étonnera pas d'apprendre qu'il y fut toujours seul....

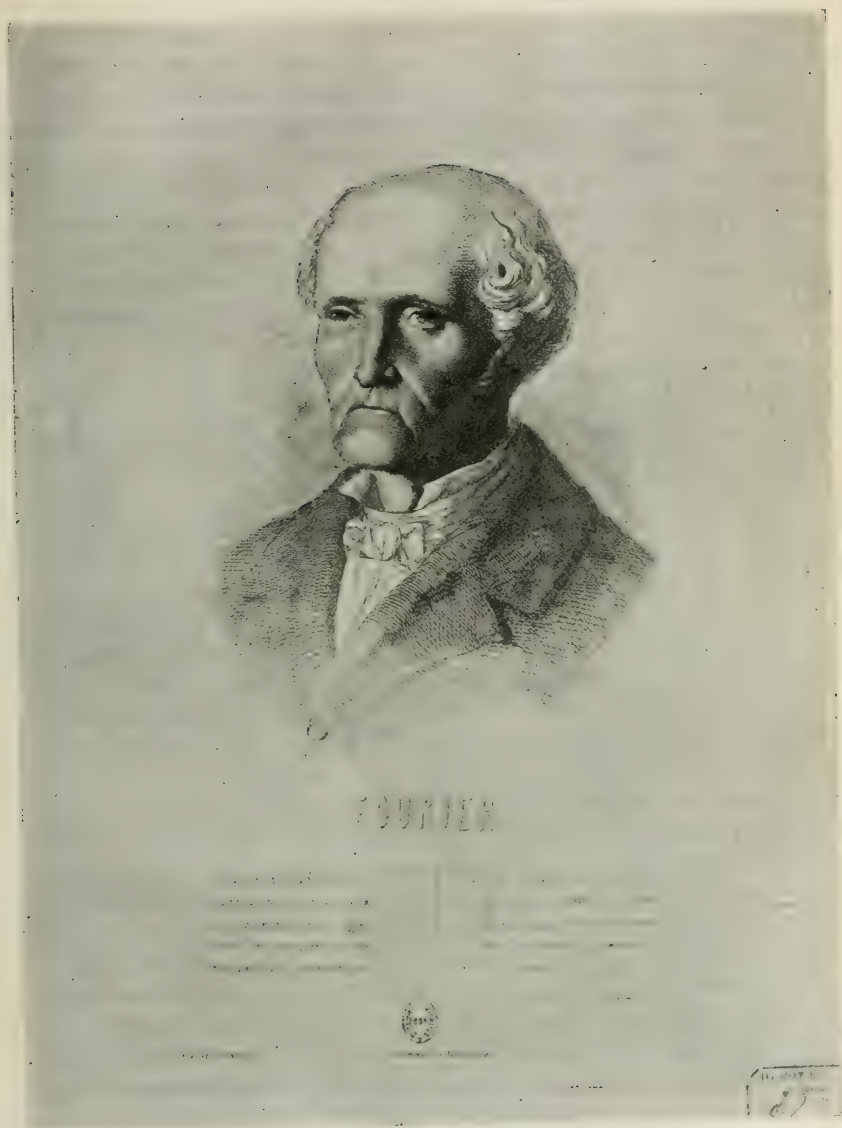
Vieux, sa physionomie offrait un certain caractère : il avait un front large, élevé, plus développé que le reste du crâne ; son regard était perçant ; la figure, petite, eût été belle sans le nez aquilin qu'une chute avait déjeté un peu à gauche ; les lèvres étaient minces, serrées, exsangues, abaissées aux commissures. Jamais il ne riait : il ne manifestait de rares joies que par l'expression de ses yeux bleus qui parfois brillaient, doucement ironiques.

Jeune, il avait été taciturne ; il le demeura. Toute sa vie il avait été solitaire ; durant ses dernières années, il refusait presque toujours les invitations ; s'il en acceptait une parfois, et qu'il crût se trouver en spectacle, il se cantonnait dans un mutisme absolu ; au contraire, lorsqu'il se sentait entouré de sympathies franches, il se montrait causeur et ouvert, mais de tels moments étaient assez rares.

Chez lui, c'était un vieux garçon maniaque. En dépit de quelques partis avantageux, il avait toujours refusé de se marier, alléguant avec raison que la bizarrerie de son caractère ne le prédisposait pas à la vie de ménage. Des amours de rencontre, faciles et brèves, suffisaient à sa sensibilité. Il avait naturellement des goûts et des dégoûts parfois excessifs : s'il aimait la bonne chère et le bon vin, il détestait le macaroni et la cuisine anglaise. Il avait deux passions, l'une grotesque pour les chats, dont il nourrissait dans sa cour toute une troupe comme une vieille fille à cabas, l'autre charmante pour les fleurs, dont sa chambre était toujours garnie. Quand il sortait, enfin, s'il lui arrivait de rencontrer une troupe en marche, il emboîtait le pas à la musique ; les parades militaires l'attiraient, peut-être parce qu'elles satisfaisaient son goût de l'ordre, de la hiérarchie, de l'unité. Rien, à le voir, ne laissait supposer que ce vieillard falot fût le créateur d'idées géniales.

Il assistait paisiblement, malgré sa marotte du *candidat*, au développement des théories qu'il avait lancées dans le monde. Il écrivait

(1) Rue Paul-Lelong, aujourd'hui.



Bibliothèque nationale.

Photo HENRI MANUEL.

encore et, en 1835, publia un autre livre, la *Fausse industrie* (1), plus mal conçu encore que ses premières œuvres. Il connut les premiers numéros de la *Phalange*, fondée en 1836 par Considérant. Mais sa santé était chancelante : son état s'aggrava durant l'hiver de 1836-1837 et il fallut lui faire quelque violence pour qu'un docteur de ses amis pût le soigner : l'automne suivant, il dut garder le lit. Le 9 octobre 1838, vers cinq heures du matin, sa logeuse le trouva mort dans sa chambre ; il était vêtu de sa redingote, agenouillé au bord de son lit : il s'était éteint dans un effort pour regagner sa couche. Ses restes furent ensevelis le surlendemain, au cimetière Montmartre (1).

(1) *La fausse industrie, morcelée, répugnante et mensongère, et l'antidote, l'industrie naturelle, combinée, attrayante, véridique, donnant quadruple produit.* Paris. 1835.

(2) En dehors de ses quatre ouvrages principaux publiés dans les *Œuvres Complètes*, Fourier a laissé des travaux qui ont été publiés après sa mort par la Librairie Phalanstérienne, Paris. Les dates indiquées sont celles de la publication.

Egarements de la raison démontrés par les ridicules des sciences incertaines, et Fragments (1847).

Analyse du mécanisme de l'agiotage et de la méthode mixte en étude de l'attraction (1848).

Cités ouvrières (1849).

Sur l'esprit irrégulier des esprits modernes, et dernières analogies (1850).

Enfin, trois volumes de manuscrits publiés de 1851 à 1858.



L'ŒUVRE



L'article du *Bulletin de Lyon*, dont nous avons parlé, se terminait par quelques lignes véhémentes qui déjà annonçaient le caractère de l'œuvre de Fourier : « Aveugles savants, s'écriait-il, voyez vos villes pavées de mendiants, vos citoyens luttant contre la faim, vos champs de bataille et toutes vos infamies sociales. Croirez-vous après cela que votre civilisation soit la destinée du genre humain ? »

Belle civilisation, déclarait-il encore, que celle où se manifestent ces deux maux : la misère des individus et les révolutions dans les sociétés.

« Quoi de plus imparfait que cette civilisation qui traîne tous les fléaux à sa suite ? quoi de plus douteux que sa nécessité et sa permanence future ? Si elle a été précédée de trois autres sociétés : la sauvagerie, le patriarcat et la barbarie, s'ensuit-il qu'elle sera la dernière parce qu'elle est la quatrième ? N'en pourra-t-il pas naître encore d'autres, et ne verrons-nous pas un cinquième, un sixième, un septième ordre social, qui seront peut-être moins désastreux que la civilisation, et qui sont restés inconnus parce qu'on n'a jamais cherché à les découvrir ? »

Les sciences sociales dont les hommes sont si fiers sont trompeuses, à tout le moins incertaines. Les vices de la civilisation dénoncent l'impuissance de la politique ; la morale introduit le mensonge et l'hypocrisie dans les relations des hommes ; l'économie politique est seulement la consécration des vices et des crimes du commerce : la banqueroute, l'accaparement, l'agiotage, le parasitisme, et la théorie de liberté des échanges n'est en réalité qu'une doctrine de désordre et d'anarchie.

La Révolution qu'il n'aimait guère, on l'a vu, a démontré que les bouleversements politiques et les anciennes théories sociales sont impuissantes à réaliser le bonheur de l'homme.

« Depuis l'impéritie dont les philosophes avaient fait preuve dans leur coup d'essai, dans la Révolution française, chacun s'accordait à regarder leur science comme un égarement de l'esprit humain ; les torrents de la lumière politique ne semblaient plus que des torrents d'illusion. Eh ! peut-on voir autre chose dans les écrits de ces savants qui, après avoir employé vingt-cinq siècles à perfectionner leurs théories, après avoir rassemblé toutes les lumières anciennes et mo-

dernes, engendrent pour leur début autant de calamités qu'ils ont promis de bienfaits et font décliner l'humanité vers l'état barbare?... Dès lors, on commença à entrevoir qu'il n'y avait aucun bonheur à espérer de toutes les lumières acquises, qu'il fallait chercher tout le bien social dans quelque nouvelle science, et ouvrir de nouvelles routes au génie politique (1). »

C'est à la recherche de ces voies que notre réformateur va s'appliquer, c'est cette science que son système prétend révéler à tous.

La conclusion, c'est qu'il faut rejeter toutes les conceptions anciennes, poser en principe le *doute absolu*, et non pas seulement le doute philosophique de Descartes que Fourier tient pour timoré; c'est aussi qu'il faut pratiquer l'*écart absolu*, faire table rase de toutes les idées, les coutumes, les pratiques, les croyances admises, se séparer de toutes les routes déjà tracées, reprendre la science sociale à pied d'œuvre.

Il ne faudrait pas croire pourtant que Fourier soit un ennemi aussi net des philosophes du XVIII^e siècle: par son origine, par sa culture, il tient profondément à cette grande période. Même lorsqu'il les renie, c'est au nom de leur idole, la raison, en la toute-puissance de laquelle il a foi pour découvrir la vérité et persuader les hommes. Si la métaphysique, par exemple, n'a rien donné de positif, si elle est demeurée vaine, ce n'est pas à dire qu'elle soit forcément inféconde: la faute en est à la pusillanimité des métaphysiciens qui « prive depuis 2.500 ans le genre humain de la connaissance des lois divines et de ses destinées. » Du moins, c'est Fourier qui l'affirme; il est permis de n'en pas être aussi convaincu...

Doute absolu, écart absolu, — table rase est faite des anciennes connaissances, le sol est vierge sur lequel le réformateur va bâtir un vaste système où voisinent des préoccupations bien diverses et qu'il faut décomposer en trois parties de valeur fort inégale: une cosmogonie, un plan d'organisation industrielle, enfin une théorie des relations entre les deux sexes.

L'idée première de Fourier était profondément juste. Il comprit que toute réforme sociale doit être économique. Les philosophes, dit-il, « ont toujours cherché le bien social dans les innovations administratives ou religieuses; je m'appliquai au contraire à ne chercher le bien que dans des opérations qui n'eussent aucun rapport avec l'administration ou le sacerdoce, qui ne reposassent que sur des mesures industrielles ou domestiques, et qui fussent compatibles à tous les gouvernements, sans avoir besoin de leur intervention ».

(1) *Théorie des quatre mouvements*. Discours préliminaire. (*Œuvres Complètes*, t. I, pp. 3 et 4.)

Pour réaliser ce but, il voulut faire appel aux sciences certaines et à l'observation. A ce titre, on a pu dire que son œuvre est un système scientifique et que Fourier est le premier de ceux qui ont cherché dans la réalité, et non dans des conceptions abstraites, la base sur laquelle ils cherchèrent à édifier une société meilleure.

Il faut s'arrêter là, cependant, et reconnaître que l'exécution du plan n'a guère suivi son inspiration ; la raison en est surtout dans un abus incroyable d'un mode de raisonnement dont le tort est au moins de n'être pas scientifique : l'analogie.

Tout se tient, tout se ressemble ; « les différents règnes de la nature sont, dans tous leurs détails, autant de miroirs de quelque effet de nos passions ; ils forment un immense musée de tableaux allégoriques où se peignent les crimes et les vertus de l'humanité (1). »

Une telle conception est très poétique et fort séduisante. Il reste seulement à démontrer qu'elle est vraie ; il resterait encore à prouver que, même exacte, elle permet de raisonner scientifiquement des propriétés d'un objet à celles d'un être ou de l'homme, — et dans quelles mesure.

Mais Fourier ne s'est pas embarrassé de ces détails ; aussi bien notre réformateur ne démontre-t-il presque jamais, il affirme, et s'il lui arrive de vouloir prouver une analogie, c'en est une autre qu'il avance comme preuve : la science n'y a rien gagné.

On ne saurait imaginer à quel point Fourier usa de ce mode de raisonnement. Il en a mis partout dans son œuvre, et l'effet, il faut bien le dire, est plus comique que sérieux. Voici quelques exemples.

La chenille est l'emblème de la civilisation : immonde, vorace, dévastatrice, elle se transforme en brillant papillon, comme la société qu'elle représente doit se transformer en Harmonie. L'araignée est l'emblème du marchand civilisé ; le canard, celui du mari subjugué et ensorcelé par sa femme. Dans l'ordre des plantes, la sympathique famille des raves représente toute la famille agricole : la petite rave ronde, c'est l'homme opulent, la petite rave pivotante, l'individu un peu agronome ; le navet, le cultivateur exercé ; la grosse rave, le croquant balourd ! Voici un langage inattendu : l'hortensia est l'emblème de la coquetterie, la tubéreuse, celui de la galante émancipée ; l'hyacinthe, de la justice individuelle, etc., etc. Et il nous faut renoncer à citer les tableaux où les plantes répondent aux hommes, ceux-ci aux couleurs, celles-là aux planètes, ces dernières aux qualités, les qualités aux formes géométriques et ces formes aux notes musicales !...

Passé encore si Fourier n'avait vu dans ce jeu qu'une acrobatie intellectuelle : on pourrait seulement regretter qu'un pareil esprit

(1) *Théorie de l'Unité Universelle. (Œuvres Complètes, t. III, p. 212.)*

s'amusât à de telles balivernes. Mais il croyait fermement à leur valeur ; en 1830 il eut même l'idée de publier un livre sous ce titre : *La nature indiscrète ou l'analogie*. Ce projet n'eut heureusement pas de suites, et il s'adonna à d'autres labeurs plus sérieux. Mais il tenait à cette conception : à l'entendre, 40.000 solutions étaient nécessaires pour un calcul complet d'analogie rien que pour le règne végétal.

Chose plus grave, nous l'avons dit, il crut y trouver une méthode pour élaborer son système et lui donner une allure mathématique : ainsi, s'il y a 32 chœurs dans la Phalange, c'est que l'homme a 32 dents, s'il y a 810 caractères, c'est à cause des 810 muscles de notre corps... Jadis, un Père de l'Eglise enseignait que si l'on a pris seulement quatre évangiles sur la soixantaine qui existaient, c'est parce qu'il n'y a que quatre points cardinaux. De tels arguments n'ont jamais passé pour péremptoires, et il nous faut faire notre deuil du caractère scientifique de Fourier.

Ce singulier état d'esprit se retrouve plus marqué encore dans la cosmogonie de Fourier et dans le Tableau qu'il a tracé du mouvement social.

Selon lui, notre globe doit durer 80.000 ans divisés en 4 phases : une phase de malheur qui dure depuis 6.000 ans et qui bientôt cèdera la place à deux phases d'unité sociale ou de bonheur qui dureront ensemble 70.000 ans, enfin une phase de décadence pour une dernière période de 5.000 ans. Cette étrange prophétie vient d'un raisonnement facile à reconstituer : il y a analogie entre l'homme et la terre ; or, la vie de l'homme se compose de quatre périodes : enfance, maturité, déclin, vieillesse. Nous sommes à la fin de l'enfance du globe car le règne de l'Harmonie est proche : donc, puisqu'il s'est écoulé 6.000 ans depuis la création du monde, les trois âges suivants auront la même durée par rapport à son enfance.

Comme on le voit, c'est simple. Mais ce n'est malheureusement pas tout, et cette prédiction est un prétexte à de nouvelles considérations cosmogoniques plus étonnantes encore. Il est impossible de reproduire ici le « Tableau du mouvement social » inséré dans la *Théorie des Quatre Mouvements* : on y verrait bien d'autres inventions. « La terre, dit Fourier, employa environ quatre cent cinquante ans à engendrer les productions des trois règnes sur l'ancien continent. Les créations d'Amérique n'eurent lieu que postérieurement et s'effectuèrent sur un plan différent (1)... » C'est déjà bien, mais voici mieux : « Toute création s'opère par la conjonction d'un fluide boréal, qui est femelle... L'astre peut copuler : 1° avec lui-même de pôles nord et sud, comme les végétaux ; 2° avec un autre astre par versements tirés de

(1) *Théorie des quatre mouvements* (*Œuvres Complètes*, t. I, p. 57.)

pôles contrastés; 3° avec intermédiaire : la tubéreuse est engendrée de trois arômes : Terre-Sud, Herschell-Nord et Soleil-Sud (1). » Fourier nous informe encore que « les aurores boréales... sont un symptôme du rut de la planète, une effusion inutile prolifique ».

Est-ce tout? Hélas non! Ces insanités, dites sur le ton le plus doctoral du monde et que l'on n'a même pas la ressource d'attribuer un seul instant à l'imagination féconde d'un extraordinaire pince-sans-rire, sont peut-être dépassées en absurdité par la prédiction des merveilles qui adviendront selon Fourier dans le monde, après l'instauration de l'Harmonie. Il faut les citer. Peut-être dira-t-on que c'est diminuer un homme qui fut grand à beaucoup d'égards et discréditer une doctrine qui a eu pour elle beaucoup d'esprits distingués et sains, mais on me permettra de répondre que je n'écris pas une apologie de Fourier et qu'il est impossible de passer sous silence ses bizarreries. Aussi bien mieux vaut les exposer ici, car j'ai hâte de passer à des idées plus sérieuses.

Le règne de l'Harmonie verra se produire une mise en valeur inouïe de la terre par les hommes. « Lorsque le genre humain aura exploité le globe au delà des 60 degrés nord, la température de la planète sera considérablement adoucie et régularisée; le rut acquerra plus d'activité; l'aurore boréale, devenant plus fréquente, se fixera sur le pôle et s'évasera en forme d'anneau ou couronne. Le fluide qui n'est aujourd'hui que lumineux acquerra une nouvelle propriété, celle de distribuer la chaleur avec la lumière.

« La couronne sera de telles dimensions qu'elle puisse toujours être par quelque point en contact avec le soleil, dont les rayons seront nécessaires pour embrasser le pourtour de l'anneau; elle devra lui présenter un arc, même dans les plus grandes inclinaisons de l'axe de la terre (2). »

L'influence de cette couronne merveilleuse se fera sentir jusqu'aux deux tiers de l'hémisphère : le pôle jouira de la même température que l'Andalousie et la Sicile, « ou à peu près »; le globe entier sera mis en culture, d'où une élévation de 5 à 10 degrés, et même 12 comme au Canada et en Sibérie. C'est en effet une idée reprise par Fourier dans la *Théorie de l'Unité* que la culture augmente la température d'un pays.

L'influence de la couronne, « entre autre bienfaits... changera la saveur des mers, et décomposera ou précipitera les patricules bitumineuses par l'expansion d'un *acide citrique boréal*. Ce fluide com-

(1) *Id.* p. 57.

(2) *Théorie des quatre mouvements*, Ch. VI : Couronne boréale.

biné avec le sel donnera à l'eau de mer le goût d'une sorte de limonade que nous nommons *aigre « de cèdre »*.

Un trépas subit purgera l'océan des monstres marins dangereux pour ne laisser que les espèces de poissons utiles qui deviendront des amphibiens chargés de traîner les vaisseaux. Les animaux féroces serviront de bêtes de somme; la stature de l'homme atteindra 7 pieds, son existence 144 ans. Il n'est pas jusqu'aux planètes qui ne se mêleront de faire notre bonheur. « *Mercure* nous apprendra à lire. Il nous transmettra l'alphabet, les déclinaisons, enfin toute la grammaire de la *langue harmonique unitaire*, parlée dans le soleil et les planètes harmonisées, et dans tous les soleils et les tourbillons de la voûte céleste! » Plus tard, enfin, « les astres de la voûte se rapprocheront, formeront des chaînes de tourbillons entre notre soleil et la masse des étoiles fixes. Nos planètes se rencontreront... »

Fourier n'est heureusement pas allé plus loin.

*
* *

Il est temps maintenant de décrire cette Harmonie qui doit réaliser de si miraculeuses choses.

Le système social de Fourier est tout entier basé sur l'analyse des passions et sur la théorie de l'*attraction passionnelle*.

Celle-ci est « l'impulsion donnée par la nature antérieurement à la réflexion, et persistante, malgré l'opposition de la raison, du devoir, du préjugé ». D'après Fourier, elle tend à trois buts : au luxe ou plaisir des cinq sens ; aux groupes ou séries de groupes ; au mécanisme des passions.

La tendance au luxe donne cinq passions *sensitives* : ce sont celles qui se manifestent par les cinq sens, et c'est le premier but de l'attraction passionnelle que de les satisfaire. Par la tendance aux groupes et séries l'Attraction tend encore à former quatre sortes de groupes : d'amitié, d'ambition, d'amour, de famille, à chacun desquels correspond une passion *affective*. « Tous les groupes formés passionnément et librement se rapportent à l'un de ces quatre genres. Dès qu'un groupe devient nombreux, il se subdivise en sous-groupes formant une série de partis échelonnés en nuances d'opinions et de goûts (1). »

Enfin, l'Attraction passionnelle tend à faire concorder les cinq passions sensibles avec les quatre affectives, et « cet accord s'établit par entremise de trois passions peu connues et diffamées », les passions *distributives* : *cabaliste* (esprit de rivalité), *compositic* (besoin

(1) *Le nouveau monde industriel et sociétaire.*

d'accord), *papillonne* (besoin de varier ses jouissances). Ces dernières « doivent établir l'harmonie des passions ». Ce sont d'ailleurs les passions principales, elles ont la direction des neuf autres sensibles ou affectives : « c'est de leur intervention combinée que naît la véritable sagesse, ou équilibre des passions, par contre-poids de plaisir ». Toutes enfin s'unissent dans une passion unique, l'*Unitéisme* (passion de l'ordre et de l'accord universel). C'est du jeu harmonique de ces « ressorts » que doit dériver toute l'organisation sociale.

L'originalité de la thèse soutenue par Fourier est manifeste : bien loin de prétendre refouler les passions et les entraver, il les accepte, et les accepte toutes, les bonnes aussi bien que les mauvaises. Il espère également tirer parti et des unes et des autres par un emploi judicieux et harmonique. Il n'est même pas, on le voit, jusqu'aux trois distributives : composite, papillonne et cabaliste que les faiseurs de morale s'entendent à tenir pour vices, auxquelles il ne donne un rang principal.

Son analyse des passions ainsi complète, il va chercher à leur donner un cadre dans les *séries* passionnelles.

« Une série passionnelle est une ligue, une affiliation de diverses petites corporations ou groupes, dont chacun exerce quelque *espèce* d'une passion de *genre* pour la série entière : vingt groupes cultivant vingt sortes de roses forment une série de rosistes quant aux genres, et de blanc-rosistes, jaune-rosistes, etc... quant aux espèces.

« Autre exemple : 12 groupes cultivent 12 fleurs différentes ; la tulipe est soignée par un groupe de tulipistes, la jonquille par un groupe de jonquillistes, etc. ; l'ensemble de ces douze groupes ligüés forme une *série* de fleuristes (1). »

Une série passionnée, en d'autres termes, est la réunion de divers groupes, réunis par une identité de goût pour quelque fonction, et dont chacun ne se compose que d'individus réunis par l'attraction seule, sans l'intervention d'aucun moyen de contrainte, soit physique, soit moral.

Mais encore une série isolée serait inutile, impossible même. Il faut qu'il y ait des séries nombreuses, chacune adonnée à un genre de travail, qui s'engrènent et qui se complètent les unes les autres. Ainsi arrivons-nous à la conception de la *Phalange* et à celle du Phalanstère, l'organisation sociale rêvée par Fourier.

L'humanité doit être groupée en communes, régulièrement établies et conçues de façon semblable, à peu près égales quant au nombre de

(1) *Théorie de l'Unité Universelle.*

leurs habitants : suivant Fourier, il en faudrait 1.600 à 1.800, ni moins ni plus, soit 400 familles environ.

Cette population exploiterait en commun un terrain d'une lieue carrée environ, mais la propriété individuelle serait conservée. Tout habitant de la commune, riche ou pauvre, ferait partie de l'association : riche, il apporterait à la communauté ses propriétés et ses capitaux en échange desquels lui seraient remises des actions portant intérêts, il travaillerait ensuite à l'exploitation du fonds commun ; pauvre, il ne donnerait que son travail et son intelligence. Les femmes et les enfants seraient admis dans l'association au même titre que les hommes. Les travailleurs se diviseraient en groupes et en séries. Le produit du travail commun serait réparti entre tous les sociétaires, proportionnellement au capital, au travail et au talent, c'est-à-dire que du bénéfice il devrait être fait trois parts : quatre douzièmes, selon Fourier, devant aller au capital, cinq douzièmes au travail, trois douzièmes au talent.

Mais pour maintenir l'accord entre tous les individus membres de l'association, trois conditions seraient nécessaires : le bien-être matériel, la solidarité des intérêts, le travail rendu attrayant.

Dans la société présente, tout labeur est au contraire répugnant pour plusieurs causes : rétribution insuffisante, insalubrité des ateliers, longue durée et monotonie, absence d'émulation. Fourier se flattait que la création des groupes et des séries entre lesquelles se répartiraient librement les travailleurs au gré de leurs passions, permettrait de courtes séances employées à des ouvrages variés, que l'émulation serait produite par le mécanisme des passions, et grâce à une hiérarchie élective.

Le lieu d'habitation de chaque Phalange — le Phalanstère — était encore une conception originale. Les disciples de Fourier nous en ont laissé un modèle soigneusement décrit par Considérant. Ce devait être un immense bâtiment, en forme de quadrilatère ouvert sur un côté, où devaient prendre place les logements de tous les ménages, des chambres pour les hôtes de passage, les ateliers, les étables, les salles d'école, de jeux, de réunions. — toute une petite ville contenue entre quelques grands murs, une immense caserne, plus plaisante et mieux comprise pourtant.

Fourier voyait dans cette disposition d'immenses avantages, dont le principal était la réduction des frais permise par cette vie commune. Au lieu de 400 ménages, disait-il, il n'y en aura plus qu'un seul : une seule cuisine fera pour tous ce que chacune des quatre cents ménagères doit faire actuellement chez elle. Il se flattait que son organisation permettrait de quadrupler le produit de l'industrie, et assurait même que chaque sociétaire jouirait d'au moins 6.000 francs de rente par an. Ainsi seraient supprimées du coup la misère et les

discordes sociales, et le genre humain vivrait dans une félicité sans nuages : aimable perspective que ni lui, ni ses disciples, malgré tous leurs efforts, ne purent parvenir à réaliser !

Cependant Fourier était modeste et raisonnable dans ses appels à d'hypothétiques *candidats* : il proposait de faire l'expérience de ses projets d'abord sur une petite échelle.

« On ne prendra confiance à la théorie qu'après la sanction de la pratique ; et après avoir vérifié sur ce simple germe, si l'Association formée en séries unitaires, a réellement la propriété *de rendre les travaux attrayants ; de tripler le produit réel de l'industrie ; de concilier les prétentions, en répartissant à chacun proportionnellement aux trois facultés industrielles, Capital, Travail et Talent ;* et surtout en pourvoyant au premier besoin de l'homme social, au besoin *d'un travail assuré et d'un minimum d'entretien* (1). »

La démonstration ne fut jamais faite. On la tenta souvent, mais ces tentatives furent toujours suivies d'un échec. Les fouriéristes, d'ailleurs, à chaque déconvenue, ne perdaient pas courage et cherchaient chaque fois à expliquer leurs mésaventures par de nombreuses raisons étrangères au système dont elles ne mettaient pas en cause la valeur, à les en croire. Il est bien possible, pourtant, que les essais échouèrent simplement parce que le système, tout réalisable qu'il parût, était inapplicable.

*
* *

Il n'est pas possible d'entrer ici dans les multiples détails du plan et les vues plus ou moins ingénieuses de Fourier. Il y aurait pourtant une belle glane à faire, mais il faut bien dire quelques mots de sa doctrine sur l'amour qui lui fut souvent reprochée.

Pellarin, son disciple et biographe, déclare que pour qu'il ait pu concevoir son œuvre, il avait fallu que Fourier connût l'amour. Cela n'apparaît pas très évident, et l'affirmation sans preuves donnée par un admirateur trop pieux paraît bien contredite par le « plan d'organisation des rapports *mineurs* », entre les *sexes*. Qu'il y ait des vues ingénieuses et des aperçus plaisants, on en pourra juger, mais il ne semble pas que l'on puisse conclure de ce système à une forte expérience sentimentale de son auteur.

Ses idées choquèrent fortement ses contemporains, et les protestations furent telles que les disciples du réformateur durent déclarer

(1) *Théorie de l'Unité Universelle* (Œuvres Complètes, t. III, p. 49.)

que Fourier avait réservé son plan pour les générations futures, et qu'il ne pourrait être réalisé que dans un autre ordre social (1). Cette précaution oratoire est encore aujourd'hui assez nécessaire.

Après l'éducation qui leur est donnée dans des *crèches modèles*, où ils sont tenus soigneusement à l'écart des adolescents et des adultes, pour leur épargner des spectacles fâcheux, les enfants sont admis dès leur puberté dans le corps du *vestalat*.

On doit débiter dans l'amour par des affections chastes et pures. Dans ce but, les jeunes garçons et jeunes filles qui conservent leur virginité jusqu'à 19 ou 20 ans prennent le titre de *vestels* ou *vestales*, et reçoivent de la Phalange entière les plus grands honneurs. Cet état ne va pas d'ailleurs sans inconvénient : ils sont soumis à une sévère surveillance, et toute séance en tête-à-tête bissexuel leur est interdite rigoureusement. Il est vrai que si leur état les gêne, ils peuvent le quitter quand il leur plaît, et passer dans les autres catégories.

Le *damoisellat* se compose des hommes ou femmes qui ne veulent s'attacher qu'à un seul amant ou amante. La ressource du divorce est toujours permise aux *damoiseaux* et *damoiselles*, et une femme peut alors avoir des relations avec plusieurs hommes qui prennent des noms divers suivant leurs rôles (*possesseur passager*, *possesseur fixe*, *généiteur*, *époux*, *binépoux*, etc.).

Ceux-là sont ce que nous appellerions les réguliers de l'amour... Les irréguliers forment une catégorie plus complexe.

Les *fées* et *fés* sont « experts » en amour. Ils s'entremettent pour rapprocher les natures sympathiques ; leurs fonctions exigent du tact, de l'expérience, et conviennent à l'âge mûr.

Les *faquirs* et *faquinesses* ont pour agréable mission de satisfaire les vieillards auxquels ne suffit pas le seul amour de la famille.

La classe du *pivotat* est celle des individus qui combinent avec un sentiment durable quelques caprices et quelques fantaisies.

Viennent enfin les *bacchants* et *bacchantes* dont les noms seuls suffisent à expliquer la raison d'être.

Les *vestels* et *vestales* ont une autre fonction : ils servent à entraîner par leur présence l'armée industrielle de la Phalange ; quand celle-ci veut en former une nouvelle pour une besogne pressante, par exemple, elle publie, dans les Phalanstères voisins, la liste des quadrilles de virginités qu'elle enverra sur le lieu du travail.

Des idylles s'ébauchent et des mariages ont lieu dans le cérémonial suivant : les deux amants vont trouver la Haute-Matrone, mi-

(1) V. HENNEQUIN (fourériste). — *Les amours au Phalanstère*. Paris, 1847, in-32.

nistresse des affaires d'amour, qui les unit secrètement. Les noms des nouveaux époux ne sont publiés qu'après l'accomplissement de la cérémonie. Alors *bacchants* et *bacchantes* remplissent un devoir humanitaire : « ils ont fonction d'aller chaque matin relever les blessés », entendez de consoler comme ils le peuvent les amoureux dédaignés et repoussés (1)...

Eh bien ! si quelques-uns se sont plus à ce tableau tracé par Fourier des mœurs amoureuses en Harmonie, j'avoue que, pour ma part, je n'y ai rien trouvé qui fût admirable, rien non plus qui paraisse justifier l'assertion de Pellarin. Ce « plan d'organisation » peut déplaire surtout par son allure systématique, mais son auteur, dans les développements qu'il en a donnés, s'est laissé aller à des excès d'imagination pour le moins choquants. Lorsqu'il explique comment Urgèle, vieille de 80 ans, s'y prend pour se faire épouser par Valère, éphèbe quatre fois moins âgé qu'elle, on ne peut pas ne pas souscrire à ce mot d'un adversaire de Fourier : c'est un « roman hideux » !

* * *

Après sa mort, lorsque Fourier eut été enseveli dans un coin paisible du cimetière Montmartre près duquel s'élève maintenant sa statue, ses disciples de la *Phalange* prophétisèrent que le jour proche où la *Théorie* régnerait sur l'univers, la dépouille de son auteur aurait une place d'honneur vénérée de l'humanité tout entière. Ce jour n'est pas venu, et il est douteux qu'il vienne maintenant.

Aussitôt après la mort de son fondateur, le fouriérisme, à la tête duquel fut placé Considérant, prit une extension rapide. Il fit des adeptes, eut une littérature abondante, s'exprima dans des revues et des journaux. En réalité, la doctrine n'était plus acceptée intégralement. Les disciples, même les plus convaincus, n'exposaient pas la cosmogonie du maître, ni ses théories sur l'amour. Peut-être les gardaient-ils par devers eux comme un enseignement ésotérique, dispensé à quelques rares, mais sans les désavouer, ils les taisaient.

Le fouriérisme se réduisit bientôt à la théorie du *phalanstère*, organisation coopérative fondée sur le triple accord du capital, du travail et du talent. Bientôt même ses partisans ne parlèrent guère plus de l'analyse des passions, mais leurs efforts pour expurger un système confus furent rendus inutiles par les événements de 1848 et de 1851. Le système phalanstérien subit le sort de tous les systèmes utopistes. Il disparut en tant que parti s'il conserva quelques fidèles, comme

(1) *Théorie des quatre mouvements* (*Œuvres Complètes*, t. I, pp. 260 sq.)

Considérant qui, proscrit par le coup d'Etat de Décembre, mit au service de la cause une persévérance louable et des efforts dignes d'un meilleur résultat, et chercha vainement à réaliser le rêve de son maître et le sien. Quand ce saint Paul du nouveau Rédempteur mourut en 1894, on s'étonna qu'il vécut encore. Il était profondément oublié.

Pourtant, si le fouriérisme n'existe plus comme doctrine, il a exercé une influence énorme, et l'on peut revendiquer pour la mémoire de Fourier une part considérable dans le mouvement social. Si l'idée du phalanstère est abandonnée, si sa métaphysique ne prête plus qu'à rire, si son analyse des passions est oubliée à juste titre parce que, malgré ses trouvailles merveilleuses, il a commis la faute de vouloir enfermer la vie, ce qu'il y a en nous de plus profond et de plus intense, nos instincts et nos passions, dans des formules et un système, il reste cependant de lui quelques grandes choses, quelques éclairs échappés des nuages de son esprit : l'utilisation des passions, la force de l'association, la conception féconde du travail attrayant.

Assez pour faire la gloire d'un homme et pour permettre d'oublier un moment ce qu'il eut d'inférieur, de grotesque ou d'obscur.

HARMEL.

= Aux Lecteurs =

de

“ Portraits d'Hier ”

Le vif succès avec lequel ont été accueillis les premiers numéros de “ Portraits d'Hier ” est pour nous le meilleur encouragement à persévérer.

De tous côtés les félicitations nous sont parvenues. Nous sommes très sensibles à toutes ces marques de sympathie et nous nous excusons de ne pas avoir le loisir de répondre à chacun individuellement.

Aussi, confiants dans l'avenir et forts des concours manifestés, “ Portraits d'Hier ” sont heureux d'offrir à tout lecteur qui nous enverra son abonnement, à tout abonné qui nous fera parvenir dès maintenant le montant de son renouvellement, les primes suivantes :

Aux abonnés d'un an (6 francs), deux volumes à choisir dans la liste ci-dessous ; à ceux de six mois (3 francs), un volume.

Chacun de ces volumes étant vendu en librairie 3 francs, l'abonnement se trouve ainsi complètement remboursé.

Volumes Primes

Scènes de Courtisanes
par PIERRE LOUYS

La Colonne

Les Emmurés

Soupes

par LUCIEN DESCAVES

Littérature sociale

par M.-C. POINSOT

De la Vie et du Rêve

Idee et Réalité

par HENRY BAUER

La Torera

Maitresse de Roi

par JEAN DE LA HIRE

Le Miroir des Légendes

par BERNARD LAZARE

Les Florifères

La Camarade

En Anarchie

Leur Égale

Amant

par CAMILLE PERT

Les Couches profondes

par PIERRE VEBER

Bas-Bleus

par ALBERT CIM

La Croyante

par JEAN PSICHARI

En Marche

Notes d'une Frondeuse

Vers la Lumière

par SÉVERINE

NOTA. — Pour recevoir gratuitement les volumes primes, joindre 25 centimes par volume pour le port.

Les abonnements peuvent partir de n'importe quel numéro paru.

Nous nous ferons un plaisir, afin de faire connaître notre publication, de faire parvenir gratuitement un numéro spécimen aux adresses que nos lecteurs voudront bien nous envoyer.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

FEB 08 1989

FEB 21 1989

MAR 04 1989

MAR 03 1989

MAY 12 1989

MAY 10 1989

CT

CE

0140 .P65
V0036 1910

HARMEL, MAURICE
CHARLES FOURIER

1535390



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	03	09	12	14	21	2